

NOTES ET RÉFLEXIONS SUR UN TRACÉ DE L'ENCEINTE CAROLINGIENNE DE COMPIÈGNE

par
Jean DESMAREST

Dans la séance de la Société Historique de Compiègne du 26 novembre 1925, nos collègues Jean Béreux, Archiviste départemental de l'Oise, et Henri Bernard, Architecte en chef honoraire des Monuments historiques, ont fait état d'une tour paraissant dépendre d'une enceinte très ancienne de la ville de Compiègne et remise au jour en 1924 au cours de travaux effectués au n° 48 de la rue Solférino (n° de l'époque).

A la suite de découvertes analogues, MM. de Roucy et Bernard avaient établi un tracé approximatif de cette enceinte. Construite en moellons, elle devait englober tout le pâté de maisons compris dans le voisinage de l'Hôtel de Ville et de l'Abbaye de Saint-Corneille.

Cette communication devait faire alors l'objet d'une insertion au *Bulletin* de 1926, avec accompagnement d'un plan (disparu dans l'incendie de mon bureau en 1940). Aussi n'ai-je pu retrouver aucune trace de ce texte dans les bulletins suivants. Peut-être la note est-elle encore dans les archives de notre Société, laissées, je dois le dire, longtemps en état d'abandon dans un grenier de l'Hôtel de Ville.

Néanmoins, en tant que collaborateur pendant huit ans de M. Bernard, mon prédécesseur, je me rappelle suffisamment cette découverte de tour dans un chantier que je suivais, pour en indiquer l'emplacement dans le Compiègne d'avant 1940, en faisant toutefois maintenant certaines réserves du fait de découvertes postérieures.

Le n° 48 de la rue Solférino, ainsi que le n° 50, à droite en montant vers la place de l'Hôtel-de-Ville, appartenait en 1925 à

M. Danglehem, marchand de pianos et d'instruments de musique, successeur de Rebstock indiqué comme propriétaire sur le plan de Guéry dressé par la ville en 1886, et portait le nom de l'Hôtel du Perroquet sur le plan Chandelier. Il était adossé à l'Hôtel de la Corne de Cerf. Cet immeuble consistait en un corps de bâtiment en saillie sur la rue Solférino, construit au XVI^e ou au début du XVII^e siècle, occupé en partie en 1925, du côté gauche par Mme Gaumain, qui céda son commerce de meubles à M. Besombes que vous connaissez.

Une grand-porte séparait ce magasin de celui de M. Danglehem et donnait accès à une cour au fond de laquelle s'élevait l'atelier de réparations de pianos. C'est en y faisant des transformations que les ouvriers mirent au jour une tour dont je ne puis fixer le diamètre, mais qui était arasée à plus de 2 mètres au-dessous du sol. Elle se trouvait à l'extrémité de l'atelier vers la place de l'Hôtel-de-Ville, à proximité d'une ruelle que tous les vieux Compiègnais ont connue, contre le magasin du marchand de journaux Watelier-Agricola, ruelle que Bazin et Coët déclarent aboutir autrefois à la rue de la Corne-de-Cerf. Ce magasin de journaux était étrangement surélevé de plusieurs marches par rapport à la rue, de même que le trottoir.

Quelques points du tracé schématique établi par MM. Béreux, Bernard et de Roucy, me sont restés en mémoire :

C'est d'abord la traversée de la rue Saint-Antoine. Je ne sais si nos collègues se sont laissés influencer par les dires de Coët (*Tablettes d'Histoire locale*), ou ont eu des renseignements de meilleure main, Coët ne donnant jamais de références à ses affirmations. Voici cependant ce que dit Coët, repris par Bazin plus tard, sur ce tracé dans la rue Saint-Antoine (*Tablettes d'Histoire locale, 1^{re} partie, page 130*) :

« Vers le milieu de la rue Saint-Antoine s'ouvrait dans la muraille de l'enceinte primitive une porte donnant passage à une route se dirigeant vers Paris. La porte était défendue par une fortification appelée le Chatelet.

Cette forteresse donna plus tard son nom au quartier composé des rues du Marché aux Toiles, du Portail Saint-Antoine, et qui s'appelait le tour au Châtelet ou des Châteaux. On voit encore dans la cave du n° 9 des vestiges de la muraille d'enceinte et les substructions d'une tour carrée qui flanquait la porte. Cette entrée précédée d'un pont jeté sur le fossé et dont il reste encore deux arches assez bien conservées à leur partie supérieure. Lors de

l'agrandissement de la ville les murs d'enceinte furent abattus et les fossés comblés. Sur leur emplacement s'élevèrent des constructions, dont l'Hôtellerie de la Petite Nasse

La porte cochère qui subsiste est de l'époque Henri III, avec bandeau sculpté (maison du Docteur Durand). La maison d'angle de la petite rue Saint-Antoine était adossée aux vieux remparts de la ville ».

Le n° 9 portant le nom d'Hôtel de l'Écu de Bourbon était contigu à l'Hôtel de l'Écu de Bourgogne qui existait en 1425.

Bazin dit encore que l'Hôtel des Marguilliers, n° 11 de la rue Saint-Antoine, était adossé au vieux rempart.

Le rempart partait ensuite à angle droit vers le nord-est, parallèlement à la rue des Cordeliers.

Coët (page III de la 1^{re} partie de ses *Tablettes*) dit que la rue des Cordeliers faisait autrefois deux tronçons suivant la direction de l'ancien fossé de l'enceinte primitive. Vers l'extrémité nord, près de l'emplacement du petit Châtelet occupé par la Halle à la Viande ou aux Poissons, on peut voir un pan de mur de l'enceinte primitive contre lequel était adossé un logis dont l'étage inférieur ouvrait ses barbicanes (que par un lapsus Coët et Bazin appellent des sarbacanes), sur le vieux fossé. Du côté opposé de la rue des Cordeliers existent des habitations qui ont été élevées sur le revers du fossé.

Du passage à travers la rue des Boucheries, Coët (page 291) dit :

« Il paraît qu'il existait dans la muraille primitive une poterne ouvrant sur le fossé, et qui donnait passage à la ruelle de la Boucherie. Une partie de muraille se voit entre les maisons portant les numéros 4 et 6 de la rue des Boucheries. Elle se prolonge entre les numéros 3 et 5 jusqu'à la rue du Croissant.

La Tuerie occupait les numéros 10 et 12. Un égout collectait les détritiques vers Saint-Antoine et se déversait dans l'Oise en traversant la rue de Paris ».

Une dénivellation de terrain derrière l'Hôtel d'Arras ou des rats pourrait être un reste de l'enceinte.

Coët continue : « La rue du Croissant percée à travers l'enceinte primitive aboutissait au fossé rue des Cordeliers. A l'extrémité du n° 2, à droite se trouvait la place d'une tourelle ».

Notre collègue Marcel Hémerly, dans son *Histoire de Compiègne, époque gallo-romaine*, page 77 du *Bulletin de la Société*, tome 24, dit qu'il n'a jamais été signalé de vestiges gallo-romains

dans l'enceinte fortifiée de Compiègne. Cependant une note de Caillette de L'Hervilliers dans « *La Picardie* », 1866, page 105, signale que vers 1840, M. de Cayrol, ancien Commissaire des Guerres, a découvert dans son jardin de la rue des Cordeliers, à une profondeur de 7 m, environ, divers objets gallo-romains, tels que fers de lances, javelots, poteries, etc.

Mais qui pourrait nous indiquer l'emplacement de la maison de M. de Cayrol en 1840 et surtout nous assurer que ces objets étaient bien gallo-romains ?

Poursuivant le tracé de cette enceinte, après la rue du Croissant, nous atteignons le coude de la rue des Lombards où s'élève l'immeuble de la Vieille Cassine.

Bazin, dans sa *Topographie de l'ancien Compiègne*, page 83, déclare qu'il s'y trouve des vestiges de la première enceinte dans la cave.

De là, vers le nord, aucun point de repère ne nous a été donné par quelque tradition ou quelque constatation, mais les si belles caves de l'immeuble ayant remplacé le magasin de la Tour Saint-Jacques, pourraient occuper l'ancien fossé de façon vraisemblable.

De là nous pensons que leur mur tournait encore à angle droit et traversait l'immeuble de l'ancien Hôtel de la Cloche où un reste de fondations épaisses de 3 mètres 50 a été exhumé lors des fouilles exécutées il y a quelque temps pour la construction alors avortée d'un « Drugstore ».

M. J. Mourichon et moi-même avons examiné à ce moment cette muraille que l'appareil de moellons ne permettait pas de dater avec certitude.

Coët dit encore (première partie, page 185) :

« La cour intérieure de l'Hôtel de Ville forme un terre-plein qui était sans doute le chemin de ronde du rempart passant derrière la maison de Ville ».

Peut-être la maison de Jean Loutrel léguée à la ville en 1398 était-elle adossée au rempart.

MM. de Roucy et Bernard avaient fait état autrefois d'un mur traversant la rue des Pâtisiers. Il semble que le tracé s'en raccorde avec celui de l'Hôtel de la Cloche. Nous devons noter que le tracé de cette partie nord rencontre plusieurs impasses ou ruelles le touchant : impasse Saint-Martin, rue de la Surveillance, impasse de l'Arsenal.

A partir du passage à travers la rue des Pâtisiers, le tracé du mur devient flou, la découverte dans l'atelier Danglehem ne nous paraissant pas à la réflexion devoir se rapporter à l'enceinte primitive. La tour découverte en 1925 ne serait-elle pas plutôt la souche d'un moulin à vent existant autrefois vers cet emplacement, et qui pourrait avoir donné son nom au tour du Moulinet, ainsi qu'il est indiqué à l'ancienne topographie compiègnoise étudiée par notre collègue Carolus Barré ?

Pour le tracé de la partie de mur parallèle à l'Oise, ou à peu près, nous reprendrions alors l'indication donnée par Marcel Hémary, faisant état, dans *le Bulletin tome 24, page 83*, de ce que « en 877 le Palais impérial de Charles le Chauve était situé à l'emplacement du Marché, et que c'est à l'abri de ses murailles que se groupèrent les premiers habitants de Compiègne. Ces murailles élevées lors des premières invasions normandes ont été mises au jour en 1948, à quelques mètres au sud de la rue des Trois-Barbeaux ».

De cet endroit le mur pouvait longer le sud de la rue des Gourneaux et tourner de nouveau à angle droit pour toucher à l'église Saint-Clément située à l'emplacement de l'immeuble à portiques de la place de ce nom.

Lors de sa construction vers 1927, nous avons vu dégager les fondations du chœur circulaire de cette église, et avons assisté à l'exhumation d'une douzaine de squelettes disposés en étoile dans le chœur.

Il est possible que Saint-Clément ait été adossé au rempart lors d'une reconstruction, car les pans de murs subsistant encore en 1927 n'étaient pas antérieurs au XII^e siècle.

L'église Saint-Clément, fondée le 7 juillet 915 par Charles le Simple avait bénéficié de 80 quartiers de l'enceinte du Palais, ce qui nous laisse dans le doute quant à sa situation en dehors ou en dedans de l'enceinte de la ville.

De Saint-Clément le rempart paraît devoir rejoindre la rue Saint-Antoine, ce qui nous ramène à notre point de départ.

Bazin (page 320) indique que l'Hôtel des Chapeaux Rouges formait l'angle de la rue d'Austerlitz et de la rue Saint-Antoine, à l'emplacement d'une maison en faux pan de bois d'imitation gothique, et comportait autrefois un passage arrière allant de la rue Saint-Antoine au marché aux Fruits, rue Saint-Corneille actuelle. Ce passage devait correspondre à l'ancien rempart.

Il est vraisemblable que le fossé au devant du mur mesurait au moins une vingtaine de mètres de largeur, ce qui explique l'implantation des églises de Saint-Antoine et de Saint-Jacques, dont l'orientation paraît fantaisiste, mais devait suivre à peu près l'alignement du bord extérieur du fossé, de même que l'église Saint-Pierre fondée au XII^e siècle.

Peut-être d'autres découvertes pourront-elles nous éclairer mieux sur la première enceinte, carolingienne, de notre ville, relevée en 915 par Charles le Simple, ainsi que l'abbaye de Saint-Corneille incendiée vers 912, mais la puissance de destruction des engins excavateurs modernes est telle qu'il n'y a plus beaucoup d'espoir dans de nouvelles révélations d'un sous-sol martyrisé par la dernière reconstruction.
